

NOTES BIBLIQUES & PRÉDICATIONS

19 septembre 2021

Journées du Patrimoine

Pasteure Françoise Mézi

Texte :

Marc 9,30-37

Notes bibliques

Après le baptême et l'épreuve au désert, le ministère de Jésus s'est ouvert dans l'Évangile de Marc par l'appel de Simon et André suivi de celui de Jacques et Jean, une série de guérisons, l'appel de Lévi le collecteur de taxes, la réinterprétation de la Loi juive concernant le jeûne et le sabbat. Apprenant tout ce que fait Jésus, une foule vient à lui pour demander des guérisons. Il monte sur la montagne d'où il appelle les Douze qu'il choisit « pour être avec lui et pour les envoyer prêcher avec pouvoir de chasser les démons » (Marc 3,14-15).

Le ministère de Jésus et des Douze se poursuit avec succès en Galilée et dans les régions à l'est du Jourdain.

Une première annonce de la Passion, en 8,31, est venue doucher l'enthousiasme des disciples. Notre passage est l'occasion d'une seconde annonce. La déstabilisation qui s'ensuit sème la zizanie au sein des disciples : l'occasion pour Jésus d'un nouvel enseignement particulièrement pertinent pour ces 38^e Journées du Patrimoine qui ont retenu pour thème : *Patrimoine pour tous – Ensemble, faisons vivre le patrimoine.*



Au fil du texte

Chaque mot possède son univers de sens, propre à l'évolution de son utilisation dans la langue dont il est issu, ainsi qu'à la culture et au contexte de rédaction du texte dont il fait partie. Il n'existe que très rarement un mot qui puisse dans une autre langue le traduire dans toutes ses nuances, et c'est la raison pour laquelle chaque traduction trahit forcément l'original. Le tableau qui suit essaie de reconstruire le paysage sémantique et culturel de Marc 9,30-37 avec la profondeur de champ nécessaire pour apprécier tant les sous-entendus que les imprécisions qui laissent l'auditeur/lecteur libre d'interpréter le récit.

Traduction mot à mot	Commentaires
<p><u>30-31</u>. Partant de là, ils traversèrent la Galilée et il ne voulait pas qu'on le sût ; et en effet il expliquait à ses disciples et leur disait que le Fils de l'Homme serait livré aux mains des hommes, et qu'ils le tueraient, et que celui qui avait été tué, après trois jours, se relèverait.</p>	
<p>Partant de là : l'épisode précédent se situe à la redescende de la montagne de la Transfiguration.</p> <p>Fils de l'Homme : cette expression est fréquente dans le Premier testament, où elle désigne la plupart du temps un être humain. Dans le Nouveau testament, elle recouvre presque toujours un titre messianique (comme en Daniel 7,13-14), tout en mettant l'accent sur la nature humaine du Christ.</p> <p>aux mains des hommes : Jésus annonce pour la seconde fois sa Passion. La première annonce a eu lieu en 8,31 : <i>il fallait que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, qu'il soit mis à mort et que, trois jours après, il se relève</i>. La première annonce désignait les autorités de Jérusalem comme responsables ; cette seconde annonce élargit le cercle de responsabilité à l'ensemble des hommes.</p> <p>L'expression <i>le Fils de l'Homme serait livré aux mains des hommes</i> est ambivalente : d'un côté <i>les mains des hommes</i> renvoient à la responsabilité humaine, et de l'autre, le verbe <i>livrer</i> est au passif – et toute formulation passive, dans la pensée biblique, désigne Dieu à l'œuvre.</p> <p>Ambivalence de formulation à laquelle s'ajoute l'ambivalence du verbe <i>paradidōmi</i>, formé à partir du préfixe <i>para-</i> et du verbe <i>didōmi</i> – <i>donner</i>. Le préfixe <i>para-</i> signifie étymologiquement <i>auprès de, le long de</i>, mais aussi <i>l'idée de faire de travers</i> – comme en français <i>à côté</i> exprime à la fois la proximité, et l'idée que les choses ne sont pas où elles doivent être¹. <i>Paradidōmi</i> veut donc tout aussi bien dire <i>transmettre</i> (par exemple dans un contexte de transmission intergénérationnelle), <i>accorder</i> que <i>livrer</i>.</p> <p>La Passion du Christ résulte-t-elle de la volonté des hommes ou de celle de Dieu ? Marc ne tranche pas.</p> <p>se relèverait : traduit le verbe <i>anistēmi</i>, composé du verbe <i>istēmi</i> qui signifie dans sa forme intransitive <i>se tenir, être placé</i>, et du préfixe <i>ana-</i> qui traduit <i>un mouvement de bas en haut</i>, et par extension <i>de nouveau, voire complètement</i>. Dans sa forme intransitive <i>anistēmi</i> signifie :</p> <ul style="list-style-type: none">• <i>se lever (d'un siège, d'un lit, de la mort), se dresser, remonter (des enfers), se relever (d'une maladie)</i>• <i>se dresser (à propos de remparts), sourdre, jaillir (à propos d'une source) ; se produire (à propos d'événements)</i>• <i>se dresser (comme un champion) ; se lever (pour la lutte) ; se dresser (contre quelqu'un)</i>• <i>s'en aller, se retirer, être forcé d'émigrer, être dévasté (en parlant d'une région)</i> <p>Le verbe <i>anistēmi</i> est utilisé une vingtaine de fois dans Marc. Il ne prend un sens extraordinaire (et incompréhensible pour les disciples – cf infra) qu'employé à propos d'un mort. D'où la traduction</p>	

1 Chantraine, Pierre. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque - Histoire des mots*, Éditions Klincksieck, Paris, 1977, pp.856-857, disponible en ligne à l'adresse : <https://archive.org/details/Dictionnaire-Etymologique-Grec>

ressusciter fréquente dans ce contexte.

il ne voulait pas qu'on le sût : voir commentaire du verset 32 ci-dessous.

32. Mais eux restaient sans comprendre la chose, et ils avaient peur de lui poser des questions.

restaient sans comprendre : pour traduire le verbe *agnoeō* formé du préfixe privatif a- et d'une forme du verbe *ginōskō*, *savoir, connaître, comprendre*. Le verbe signifie *rester ignorant, ne pas connaître, ne pas reconnaître, ne pas discerner la vérité, se tromper*.

C'est la seule occurrence de ce verbe dans l'Évangile, ce qui souligne l'effet « charnière » de ce passage. Jusqu'ici le ministère de Jésus et de ses disciples est un succès : l'enseignement et les guérisons attirent des foules de plus en plus nombreuses (c'est d'ailleurs l'origine de l'usage du mot *capharnaüm* pour désigner en français un ensemble envahissant, hétéroclite et inorganisé de choses ou de personnes – cf Mc 2,2). Mais l'annonce de la Passion sonne comme un coup de tonnerre dans un ciel de beau temps. Dans l'Évangile de Marc, il y a une opposition marquée entre ce qui se passe en Galilée et les régions proches, et ce qui va se passer à Jérusalem.

Galilée et Jérusalem dans l'Évangile de Marc

extraits de : Tagawa Kenzō. « Galilée et Jérusalem » : l'attention portée par l'évangéliste Marc à l'histoire de son temps. In: *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 57e année n°4, 1977. pp. 439-470. disponible en ligne à l'adresse https://www.persee.fr/doc/rhpr_0035-2403_1977_num_57_4_4403

p.457 : l'important, dans ce verset[31], c'est l'établissement d'un lien entre le thème de l'incognito et la prédiction de la Passion. Pour situer ce double thème, l'évangéliste ajoute que Jésus est encore en Galilée. Cela suffit pour établir un clair contraste entre la Galilée et Jérusalem. Désormais, Jésus ne veut plus demeurer en Galilée. Son activité y a pris fin. Il la traverse. Il la quitte pour s'en aller souffrir à Jérusalem.

p.458 Jérusalem est la ville dont sont originaires les scribes qui viennent jusqu'en Galilée faire de la propagande pour leur conception de la religion. Ceci doit être noté lorsqu'on veut saisir le sens que Marc donne à l'activité religieuse de Jésus : les scribes sont les représentants du pouvoir religieux jérusalémite. Ceci n'est plus compris par les deux autres évangélistes : ils oublient donc dans les deux cas de faire mention de Jérusalem. Pour eux, les scribes témoignent d'une religiosité présente dans tout le judaïsme. [...] Pour l'évangéliste Marc, la religiosité des scribes est celle de la classe sociale dominante dont la capitale est Jérusalem. Elle est fondamentalement une idéologie concurrente de celle des pharisiens, et imposée de l'extérieur au peuple galiléen sur lequel elle veut dominer.

p.459 En opposant la Galilée à Jérusalem, l'évangéliste Marc décrit donc la réalité socio-religieuse. Son héros est un Galiléen qui lutte contre l'état de fait socio-religieux au sein duquel il vit.

p.465 De plus — et cela arrive souvent — la réunification de la Galilée et de la Judée n'a pas été le fait d'alliés partageant le pouvoir. Les Judéens ont reconquis la Galilée avant d'établir leur domination sur elle. Du point de vue jérusalémite, un terrain perdu était recouvré. Pour les Galiléens, il s'agissait d'un changement de maître. La dynastie hellénistique de Syrie cède la place à la dynastie juive de Jérusalem. Pour le peuple dominé, la charge reste la même, ou plutôt, en un sens, elle s'alourdit. Des maîtres étrangers savent qu'ils restent étrangers. Un pouvoir indigène, par contre, surtout lorsqu'il vient d'émerger, ne respecte pas l'autonomie locale. Les habitants des régions reconquises doivent s'aligner sur les manières de ceux qui

sont au pouvoir dans la capitale. La foi commune des Jérusalémites et des Galiléens en un même dieu n'empêchait pas l'exploitation économique et sociale des derniers nommés par les premiers.

ils avaient peur : traduit le verbe *fobeō*, qui signifie *être mis en fuite, être effrayé, avoir peur, craindre (de), hésiter à* – et qui a donné le mot *phobie* en français.

de lui poser des questions : pour traduire le verbe *eperōtaō* – *demander*.

Nous pouvons à notre tour nous demander pourquoi les disciples ont peur de poser des questions : parce que Pierre s'est fait rembarrier la première fois (cf 8,33) ? Parce qu'ils ne veulent pas montrer leur ignorance ? Ou parce qu'ils ont peur pour Jésus ? Dans les deux premiers cas, on est face à un problème d'ego ; dans le dernier à de la compassion – mais comme le texte met l'accent sur l'incompréhension, je penche personnellement pour les deux premières hypothèses, comme la suite semble nous le confirmer.

33-34. Et ils arrivèrent à Capharnaüm. Et une fois à la maison il leur posa la question : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » Mais ils restèrent silencieux, parce qu'en chemin, ils s'étaient jaugés les uns les autres : qui/quoi est le plus grand ?

discutiez-vous : pour traduire le verbe *dialogizomai* qui veut dire *s'entretenir, discuter*.

jaugés : pour traduire le verbe *dialegō*, qui veut dire *calculer, faire ses comptes, compter, examiner soigneusement, imputer une chose à quelqu'un* – et non pas *se quereller* comme le traduit la TOB qui de mon point de vue surinterprète le texte.

On imagine la scène : Jésus et les disciples sont rentrés chez eux (« la » maison – cf Mc 2,1), et Jésus attend qu'ils aient retrouvé un peu d'intimité pour poser « innocemment » une question embarrassante dont il connaît sans doute la réponse... Un passage sur la nature humaine que je trouve plein d'humour, avec la mise en tension de *dialogizomai* et *dialegō*, dans le cadre d'une question à propos d'une discussion entre hommes sur une question de taille...de qui ...ou de quoi (le pronom interrogatif *tis* utilisé peut vouloir dire les deux) ? ;-)

35. S'asseyant, il rompit alors le silence des Douze et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. »

rompit alors le silence : pour traduire le verbe *fōneō*, qui veut dire *faire entendre sa voix, parler clairement, parler fort, crier*. La TOB privilégie le sens de *parler fort/crier* et traduit *fōneō tous dodeka* par *appeler les Douze*, ce qui risque d'induire une confusion avec le verbe *proskaléo* ; également traduit par *appeler*, mais qui est utilisé pour l'appel des disciples au sens de Mc 3,14-15 dans l'idée de *vocation* (litt. *le fait d'être appelé*). Il me semble que le verbe *fōneō* est utilisé ici pour marquer la rupture que provoque la prise de parole de Jésus dans le silence gêné qui s'est installé. D'où la traduction proposée : *il rompit le silence des Douze*.

Ce passage marque pour la seconde fois l'opposition entre le silence (les disciples qui n'osent pas poser de question sur la mise à mort de Jésus, le silence gêné du retour) et la Parole de Jésus, bienveillante (il cherche à expliquer ; il attend le retour à la maison), mais sans détour. On pense à He 4,12-13 : *Vivante, en effet, est la parole de Dieu, énergique et plus tranchante qu'aucun glaive à double tranchant. Elle pénètre jusqu'à diviser âme et esprit, articulations et moelles. Elle passe au crible les mouvements et les pensées du cœur. Il n'est pas de créature qui échappe à sa vue ; tout est nu à ses yeux, tout est subjugué par son regard. Et c'est à elle que nous devons rendre compte.*

dernier : traduit l'adjectif *eschatos*, qui traduit un éloignement spatial ou temporel. *eschatos* qui a donné en français *eschatologique*, ce qui se rapporte aux choses dernières – ce qui se passera à la fin des temps.

serviteur : traduire le grec *diakonos*. Deux occurrences de ce mot dans tout l'évangile de Marc : ici, et en Marc 10,43, dans un passage quasi-identique à celui-ci, en réponse à la grogne des disciples suite à la demande des fils de Zébédée d'être assis à la droite et à la gauche de Jésus « quand il sera dans sa gloire ».

36-37. et prenant un enfant, il le plaça au milieu d'eux , et le prenant dans ses bras il leur dit : « Qui admet en mon nom un enfant comme celui-là m'admet moi-même ; et qui m'admet, ce n'est pas moi qu'il admet, mais Celui qui m'envoie »

un enfant : traduit le grec *paidion*, pour désigner un bébé ou un enfant de « moins de 7ans » (selon le dictionnaire Magnien Lacroix²).

au milieu d'eux : *mesō* (*au mileu de*) résonne phonétiquement avec *meizōn* (*le plus grand*) pour souligner l'opposition entre ce que symbolise cet enfant et les calculs entre disciples.

admet : pour traduire le verbe *dechomai*, qui veut dire *recevoir, prendre, accepter, accueillir chez soi, accueillir l'idée d'une chose à venir, consentir à, accepter de, recevoir dans son esprit, agréer, approuver, comprendre, juger, s'attendre à*. Le verbe *admettre* traduit me semble-t-il davantage qu'*accueillir* (TOB) le double sens propre et figuré.

Retour à Capharnaüm... on se dit qu'effectivement, c'est le capharnaüm dans la tête des disciples : aux succès prometteurs des débuts Jésus promet une suite beaucoup plus sombre. Les disciples « restent sans comprendre » – et ils le resteront jusqu'à sa mort. Mais sans la croix, le ministère de Jésus perd tout son sens : Dieu ne nous a pas envoyé un prophète super-star, mais un Fils venu partager notre condition (Ph 2,5-7).

Déboussolés, les disciples s'enferment pour se rassurer dans la tentation du vedettariat : deux épisodes nous en rendent compte : celui-ci et celui du chapitre suivant suite à la requête des fils de Zébédée. Dans les deux cas, Jésus répond que la grandeur, c'est de se mettre au service de tous. Mais la première fois, le passage est suivi par la symbolique de l'enfance, alors que dans le second cas, la symbolique de l'enfance est invoquée avant, en lien avec le Royaume de Dieu. Que recouvre cette symbolique ? Et en quoi cette réponse est-elle pertinente pour les Journées du Patrimoine ? Ce sera le thème de la prédication.

² Lacroix, Maurice et Magnien, Victor. *Dictionnaire grec-français*, Belin, Paris, 2002, p.1310.

Prédication

(7.300 caractères avec la lecture biblique – 8 mn, soit 22mn avec la projection du film – que l'on peut remplacer par la lecture du Petit Chose, ou un exemple vécu : voir remarque 2)

Remarque 1: La traduction ci-dessous s'inspire de la TOB, avec quelques modifications issues des notes précédentes (indiquées en orange), pour faciliter d'emblée la compréhension du texte à la lecture, et permettre ainsi à la prédication de se concentrer sur le thème retenu, sans avoir à donner d'explications de texte complémentaires.

Marc 9,30 Partis de là, ils traversaient la Galilée et *pour éviter les foules* Jésus ne voulait pas que ça se sache.³¹ *Car il expliquait à ses disciples qu'il serait bientôt temps d'aller à Jérusalem* et leur disait : « Le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes ; ils le tueront, et lorsqu'il aura été tué, trois jours après, il se relèvera. »³² *Mais eux restaient sans comprendre la chose, et ils avaient peur de lui poser des questions.*³³ Ils allèrent à Capharnaüm. Une fois à la maison Jésus leur *posa la question* : « De quoi discutiez-vous en chemin ? »³⁴ *Mais ils restèrent silencieux, parce qu'en chemin, ils s'étaient jaugés sur leurs mérites respectifs.*³⁵ *S'asseyant, Jésus rompit alors le silence des Douze* et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. »³⁶ et prenant un enfant, il le plaça au milieu d'eux, et le prenant dans ses bras il leur dit :³⁷ « Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là m'accueille moi-même ; et qui m'accueille ce n'est pas moi qu'il admet, mais Celui qui m'envoie. »

Remarque 2: Le thème retenu pour la prédication est l'enseignement des versets 35 à 37. Concernant l'illustration de la symbolique liée à l'enfance, la prédication propose **un extrait de film à projeter**³, qui peut tout aussi bien être remplacé par la **lecture d'un texte extrait d'un roman** (je joins par exemple l'épisode de la cruche dans le Petit Chose d'Alphonse Daudet), ou par **un exemple vécu**.

Jésus y met les formes : il attend d'être rentré à la maison, et pose aux disciples la question embarrassante concernant ce dont ils ont discuté en chemin – ce qu'il sait parfaitement. Le silence gêné qui suit vaut prise de conscience, le préalable indispensable pour que la Parole de Jésus trouve un terrain où germer et porter du fruit. Et cette Parole n'y va pas par quatre chemins : « Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le

3 Il s'agit du film **Kes** de Ken Loach – cf [https://fr.wikipedia.org/wiki/Kes_\(film\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Kes_(film))
Dans l'extrait de 14mn (sur les 110 que dure le film), 3 séquences ont été extraites :
• le rassemblement à l'école avec la lecture de Mt 18, 10-14 [55'38 – 59'29]
• la narration en classe de littérature [1h07'15 – 1h12'37]
• l'entrevue avec le conseiller pédagogique [1h33'16 - 1h37'41]

dernier de tous et le serviteur de tous. » À bon entendeur salut – ou, comme le répète souvent Jésus, que celui qui a des oreilles entende... Le message est très clair et simple à comprendre, même si sa mise en pratique est loin d'être évidente...

Mais la suite du message l'est moins : *prenant un enfant, il le plaça au milieu d'eux, et le prenant dans ses bras il leur dit : « Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là m'accueille moi-même ; et qui m'accueille ce n'est pas moi qu'il accueille, mais Celui qui m'envoie. »*

Qu'est-ce que Jésus veut dire ?

S'agit-il d'une illustration de ce qui précède ? On lit souvent le commentaire selon lequel, du temps de Jésus, les enfants étaient considérés comme quantités négligeables dans la société, et le fait donc de placer un enfant au centre du cercle et de lui accorder de l'attention est une illustration de la parole qui précède : *« Si quelqu'un veut être le premier, qu'il soit le dernier de tous et le serviteur de tous. »* S'il faut aussi se mettre au service de cet enfant, ça veut dire qu'on descend tout en bas de l'échelle sociale, qu'on devient bien le dernier de tous.

Mais les disciples ne comprennent pas : Jésus est obligé d'y revenir peu après – nous lisons au chapitre suivant, le chapitre 10, versets 13 à 16 :

¹³*Des gens lui amenaient des enfants pour qu'il les touche, mais les disciples les rabrouèrent.* ¹⁴*En voyant cela, Jésus s'indigna et leur dit : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux.*

¹⁵*En vérité, je vous le déclare, qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas. »* ¹⁶*Et il les embrassait et les bénissait en leur imposant les mains.*

Cette fois-ci aucune référence à une quelconque préséance sociale : l'accent est mis sur l'accueil et l'accès au Royaume de Dieu : *qui n'accueille pas le Royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas.*



Le message est donc suffisamment important pour que Jésus y revienne en constatant que les disciples ne l'ont pas compris. Ces deux passages se retrouvent chez Matthieu aux chapitres 18 et 19, et chez Luc au chapitre 9. Dans les trois évangiles synoptiques, Jésus revient deux fois sur la symbolique de l'enfance pour dire quelque chose de fondamental sur le Royaume. De quoi s'agit-il ?

Je vous propose pour y réfléchir de regarder un extrait du film *Kes*⁴.

[[cliquer ici](#) ou recopier le lien ci-dessous pour afficher/télécharger l'extrait du film à projeter :

<https://www.eglise-protestante-unie.fr/notes-bibliques-et-predications/nbp-pour-le-19-septembre-2021-nbp801>]

Qu'est-ce qui nous fait mal dans ce film ? C'est la contradiction totale entre l'extrait de l'Évangile qui est lu au début – la reprise dans Matthieu de notre passage – et la suite. Billy Casper a des dons de curiosité, d'imagination, de patience et d'audace qui lui permettent de réaliser son rêve – et il se retrouve broyé par des adultes qui le jugent d'après leurs normes au lieu de l'encourager dans ses talents. Quel gâchis ! À ce

4 La projection du film peut être remplacée par la lecture d'un extrait de roman (voir par exemple extrait joint du *Petit Chose*) ou par un exemple vécu.

titre, la scène où Billy se fait rembarrer par le conseiller pédagogique parce qu'il n'a pas frappé à la porte avant d'entrer résume tout le propos de Jésus : personne ici n'accueille l'enfant Billy.

Voilà le message de Jésus : l'enfant est le symbole de tous les possibles. En fermant l'avenir à tout possible hors des normes sociales définies par le passé et la tradition, on claque la porte du Royaume du Dieu qui nous dit en Apocalypse 21,5, reprenant les paroles d'Esaië 43,19 : « *Voici, je fais toutes choses nouvelles.* »

Vous me direz : on a quand même fait du chemin depuis : l'éducation des enfants a bien évolué, et notre catéchèse aussi.

C'est passer à côté du message de Jésus. Le message est pour chacun de nous : dans l'enfant, je le répète, ce n'est pas que l'enfant qu'il faut voir, mais tous les possibles qui s'ouvrent à chacun de nous. Le Royaume n'est pas pour ceux qui comme les disciples se préoccupent de se jauger mutuellement sur la base de ce qu'ils ont fait par le passé ; Jésus n'a que faire de nos CV. L'avenir que promet le Royaume se bâtit en laissant l'Esprit de Jésus nous inspirer « *toutes choses nouvelles* ». Et sans oublier la première partie du message : « *être le serviteur de tous* ». Il ne s'agit pas d'une course à l'innovation qui laisse en rade la majorité de l'humanité, comme on le voit dans la course à l'espace d'un Elon Musk, la création d'une monnaie affranchie des pouvoirs des nations d'un Marc Zuckerberg, ou l'engloutissement de 500 milliards de dollars dans le projet de cité Neom que l'Arabie Saoudite destine à quelques milliers d'habitants⁵. Il s'agit de se libérer du passé lorsqu'il est devenu un carcan, pour s'ouvrir à un avenir pour tous. Une utopie ? Peut-être, comme d'ailleurs toutes les Paroles de Jésus, mais Théodore Monod ne disait-il pas : « *l'utopie, ce n'est pas de l'irréalisable, mais de l'irréalisé* » ? L'utopie définit un horizon commun, « *c'est-à-dire à la fois une limite [à la tentation de toute-puissance] et la marque d'un au-delà* »⁶



Ce week-end est celui des Journées du Patrimoine. Le thème retenu cette année est : *Patrimoine pour tous*. Les particularismes de nos bâtiments souvent hérités du XIXe siècle cherchaient à affirmer une identité huguenote blessée. En affirmant cette identité, ils revendiquaient une identité chrétienne à part, et en cela ils nous séparaient du reste de la société. Mais aux visiteurs que nous allons accueillir cet après-midi, nous avons un horizon commun à proposer : celui de nos racines bibliques, qui nourrissent une éthique confiante en un avenir ouvert à tous.

Amen.

5 Lire à ce sujet le dossier de L'Express n°3656-3657 du 29 juillet au 11 août 2021 :

https://lexpansion.lexpress.fr/actualite-economique/le-dossier-de-l-express-les-reves-fous-des-geants-de-la-tech_2155441.html

6 Supiot, Alain, *Le travail n'est pas une marchandise – contenu et sens du travail au XXIe siècle - Leçon de clôture prononcée le 22 mai 2019 au Collège de France*. Paris, Collège de France, 2019, p.13. Disponible en ligne :

• vidéo-audio : <https://www.college-de-france.fr/site/alain-supiot/course-2019-05-22-09h30.htm>

• publication : <https://books.openedition.org/cdf/7026>

Liturgie

Pour la liturgie, en résonance avec le message de la prédication, je reproduis une confession de foi élaborée par un groupe œcuménique du Kremlin Bicêtre (Val de Marne) à partir du texte publié par Shafique KESHAVJEE dans *Vers une symphonie des Églises*, Éditions Ouverture et St Augustin, 1998 et dans *Sinfonia, Oecumenica, Célébration avec les Églises du monde*, Basileia Verlag, 1998).

Confession de foi

Avec tous nos frères et sœurs chrétiens, nous confessons que le Dieu unique est Père, au-delà de tout et de tous, Fils, s'approchant de tout et de tous, et Saint Esprit, au dedans de tout et de tous.

Nous confessons que Dieu, tout autre et tout proche, est mystère de communication et de communion, de justice et de tendresse.

Comme nos frères et sœurs juifs, nous confessons que Dieu est le Créateur de l'univers et qu'il est le Saint. Et différemment d'eux, nous confessons que le Créateur s'est fait créature et que le Saint s'est incarné.

Comme nos frères et sœurs musulmans nous confessons que Dieu est le Tout Puissant, le Parfait et l'immortel.

Et différemment d'eux, nous confessons que le Tout Puissant a accepté d'être fragile, que le parfait a porté nos imperfections et que l'immortel, par la mort et la résurrection de Jésus, a transfiguré notre mortalité.

Comme nos frères et sœurs hindous, nous confessons que Dieu est l'Un indescriptible.

Et différemment d'eux, nous confessons que son Unité est multiple et que le monde multiple ne se résorbe pas dans l'Un.

Comme nos frères et sœurs bouddhistes, nous confessons que la Réalité ultime est inexprimable.

Et différemment d'eux, nous confessons que l' inexprimable s' est exprimé et que l'invisible a pris visage.

Comme tous nos frères et sœurs en humanité, sans religion et de bonne volonté, nous confessons que les Droits de l'homme, de la femme et de l'enfant sont inaliénables.

Et différemment d'eux, nous confessons que l'humain est image du divin.

Avec les religions de l'Orient, nous confessons que Dieu est Silence et Souffle.

Et avec les religions juive et musulmane, que Dieu est Parole.

Et cette confession commune nous réjouit.

Coordination nationale Évangélisation – Formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris
evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr

ALPHONSE DAUDET

LE

PETIT CHOISE
—
HISTOIRE
—
D'UN ENFANT



« C'est un de mes maux que les
souvenirs que me donnent les lieux ;
j'en suis frappée au delà de la rai-
son. » M^{me} DE SÉVIGNÉ.



PARIS
J. HETZEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE JACOB, 18

1868

Tous droits réservés

2694

Le Petit Chose

Alphonse Daudet



Hetzel, Paris, 1868

Exporté de Wikisource le 12/12/2017

M. Eyssette grondait. Jacques pleurait tout le temps, moi je me tenais derrière ; je ne sais pas pourquoi, j'avais honte d'être dans la rue, sans doute parce que nous étions pauvres.

Au bout d'un mois, la vieille Annou tomba malade. Les brouillards la tuaient ; on dut la renvoyer dans le Midi. Cette pauvre fille, qui aimait ma mère à la passion, ne pouvait pas se décider à nous quitter. Elle suppliait qu'on la gardât, promettant de ne pas mourir. Il fallut l'embarquer de force. Arrivée dans le Midi, elle s'y maria de désespoir.

Annou partie, on ne prit pas de nouvelle bonne, ce qui me parut le comble de la misère... La femme du concierge montait faire le gros ouvrage ; ma mère, au feu des fourneaux, calcinait ses belles mains blanches que j'aimais tant à embrasser ; quant aux provisions, c'est Jacques qui les faisait. On lui mettait un grand panier sous le bras, en lui disant « Tu achèteras ça et ça » ; et il achetait ça et ça très bien, toujours en pleurant, par exemple.

Pauvre Jacques ! il n'était pas heureux, lui non plus. M. Eyssette, de le voir éternellement la larme à l'œil, avait fini par le prendre en grippe et l'abreuvait de taloches... On entendait tout le jour : « Jacques, tu es un butor ! Jacques, tu es un âne ! » Le fait est que, lorsque son père était là, le malheureux Jacques perdait tous ses moyens. Les efforts qu'il faisait pour retenir ses larmes le rendaient laid. M. Eyssette lui portait malheur. Écoutez la scène de la cruche :

Un soir, au moment de se mettre à table, on s'aperçoit qu'il n'y a plus une goutte d'eau dans la maison.

« Si vous voulez, j'irai en chercher », dit ce bon enfant de

Jacques.

Et le voilà qui prend la cruche, une grosse cruche de grès.

M. Eyssette hausse les épaules

— Si c'est Jacques qui y va, dit-il, la cruche est cassée, c'est sûr.

— Tu entends, Jacques, — c'est Mme Eyssette qui parle avec sa voix tranquille, — tu entends, ne la casse pas, fais bien attention.

M. Eyssette reprend :

— Oh ! tu as beau lui dire de ne pas la casser, il la cassera tout de même.

Ici, la voix éplorée de Jacques :

— Mais enfin, pourquoi voulez-vous que je la casse ?

— Je ne veux pas que tu la casses, je te dis que tu la casseras, répond M. Eyssette, et d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Jacques ne réplique pas ; il prend la cruche d'une main fiévreuse. et sort brusquement avec l'air de dire :

— Ah ! je la casserai ? Eh bien, nous allons voir.

Cinq minutes, dix minutes se passent ; Jacques ne revient pas. Mme Eyssette commence à se tourmenter :

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé !

— Parbleu ! que veux-tu qu'il lui soit arrivé ? dit M. Eyssette d'un ton bourru. Il a cassé la cruche et n'ose plus rentrer.

Mais tout en disant cela — avec son air bourru, c'était le

meilleur homme du monde, — il se lève et va ouvrir la porte pour voir un peu ce que Jacques était devenu. Il n'a pas loin à aller ; Jacques est debout sur le palier, devant la porte, les mains vides, silencieux, pétrifié. En voyant M. Eyssette, il pâlit, et d'une voix navrante et faible, oh ! si faible : « Je l'ai cassée », dit-il... Il l'avait cassée !...

Dans les archives de la maison Eyssette, nous appelons cela « la scène de la cruche ».

Il y avait environ deux mois que nous étions à Lyon, lorsque nos parents songèrent à nos études. Mon père aurait bien voulu nous mettre au collège, mais c'était trop cher. « Si nous les envoyions dans une manécanterie ? dit Mme Eyssette ; il paraît que les enfants y sont bien. » Cette idée sourit à mon père, et comme Saint-Nizier était l'église la plus proche, on nous envoya à la manécanterie de Saint-Nizier.

C'était très amusant, la manécanterie ! Au lieu de nous bourrer la tête de grec et de latin comme dans les autres institutions, on nous apprenait à servir la messe du grand et du petit côté, à chanter les antiennes, à faire des genuflexions, à encenser élégamment, ce qui est très difficile. Il y avait bien par-ci par-là, quelques heures dans le jour consacrées aux déclinaisons et à l'*Epitome* mais ceci n'était qu'accessoire. Avant tout, nous étions là pour le service de l'église. Au moins une fois par semaine, l'abbé Micou nous disait entre deux prises et d'un air solennel : « Demain, messieurs, pas de classe du matin ! Nous sommes d'enterrement. »

Nous étions d'enterrement. Quel bonheur ! Puis c'étaient des baptêmes, des mariages, une visite de Monseigneur, le viatique qu'on portait à un malade. Oh ! le viatique ! comme on était